

Nom.....

Prénom.....

Classe.....

# Mots Ecrits



La Minutieuse

*À Marie-Louise et Raphaël,*



# Mots Ecrits

La Minutieuse

Il y a quelques années, on ne pleurait seulement que des êtres que la vieillesse a fauchés ou bien que des maladies trois fois maudites ont enlevés. Alors on était presque heureuse, car les morts étaient plutôt rares. Mais la guerre est survenue : guerre qui a coûté la vie à plus d'un soldat vigoureux et dans toute la force de l'âge ; guerre qui a fait s'évanouir presque tous les beaux rêves d'avenir que formaient pour leurs enfants chéris ceux qui, ~~aujourd'hui~~ lui portent leur deuil ; guerre, enfin, qui dans la plupart des familles de France, a fait couler les larmes et fait régner la douleur.

Dans un coin du cimetière reposent les corps des héros qui se sont dévoués pour repousser l'invasion teuton. Ils sont tous là, réunis, depuis le jeune Tommy anglais jusqu'au farouche nègre d'Afrique. Tous ont fait leur devoir. Ils ont délaissé l'usine ou la charrue pour venir reprendre leur service sous les armes. L'armée britannique n'a-t-elle point donné des preuves de son courage et de son endurance à la bataille de Charleroi et à la Marne où, grâce à son opiniâtreté, elle assura le triomphe définitif des Français ? On voit que "la méprisable petite armée anglaise", comme l'appelait dédaigneusement le général allemand von Kluck, est capable de tenir tête aux soudards germains.

Mais dans le cimetière il n'y a pas que des Anglais, il y a aussi des Français, des Belges et des Africains. Les Français, on connaît leurs exploits, et le monde entier les admire. Les Allemands eux-mêmes ont appris à les respecter et savent de quoi sont capables les "poilus", ces modernes "grognaards". Quant aux Belges, ils ont à leur actif une série de prouesses qui leur font honneur. Si la France n'a pas été vaincue, si Paris n'a pas été anéanti, c'est à eux que nous en sommes redevables et ils méritent toute notre gratitude. Des Africains, qui, hier encore, luttaient avec acharnement contre nous, sont venus en France pour se dévouer à leur seconde patrie. Tous ces héros sont tombés, emportés par la mort qui planait sans cesse au-dessus d'eux. Leurs corps ont été ensevelis dans le cimetière et tous les ans, nous faisons un pèlerinage à leurs tombes et relisons leurs noms gravés sur la croix. Si ces tombes disparaissent avec les années, le nom de ces héros restera du moins, à travers les siècles, étamment respecté.

Aujourd'hui, se prépare une journée triste où les regards se tournent mélancoliquement vers le passé. Des figures que nous avons chéries et pleurées pendant longtemps se présentent à notre imagination.

On voudrait chasser ces revenants qui rappellent de si tristes souvenirs : mais on se sent attirés par une force irrésistible vers ces chers disparus et, courbant la tête comme si l'on supportait un pesant fardeau, on laisse jaillir de ses paupières des larmes brûlantes qui inondent le visage.

C'est ainsi que, chaque année, est accueillie cette mémorable journée, qu'on appelle la Toussaint.

Il y a quelques années, on ne pleurait seulement que des êtres que la vieillesse a fauchés ou bien que des maladies trois fois maudites, ont enlevés. Alors on était presque heureux, car les morts étaient plutôt rares. Mais la guerre est survenue, guerre qui a coûté la vie à plus d'un soldat vigoureux et dans toute la force de l'âge, guerre qui a anéanti presque toutes les visions d'avenir que les parents de ceux qui sont morts escomptaient; guerre, enfin, qui dans la plupart des familles a fait couler les larmes et fait régner le deuil et la douleur...

...Tous ces héros sont tombés, emportés par la Mort qui planait sans cesse au-dessus d'eux. Leurs corps ont été ensevelis dans le cimetière et, tous les ans, on peut voir leurs tombes avec leurs noms gravés sur la croix. Si ces tombes disparaissent avec les années, les noms de ces héros resteront du moins à travers les siècles, éternellement respectés.

# Rédaction 1

**Sujet :** On donne en ce moment dans notre école les cartes de pain. D'après les leçons qui vous ont été faites, dites quelles sont les raisons qui ont obligé l'État à agir ainsi.

## Développement

Dans notre école, on distribue en ce moment des cartes d'alimentation.

Les personnes entrent dans une salle de classe où a lieu la distribution.

Après avoir attendu un moment, car il y a beaucoup de monde, chacune se présente à son tour devant une institutrice.

« Quel nom, s'il vous plaît ? - X. »

Le maître se rend à un paquet de cartes classées par ordre alphabétique, où il croit trouver la feuille demandée. Car dans un si grand nombre de cartes il peut y avoir des erreurs.

La carte trouvée, il fait signer la souche qu'il détache de la carte même.

Il compte ensuite le nombre de tickets de pain, quotidiens de 100 grammes de pain chacun, et remet le tout à la personne intéressée.

La souche reste à l'école.

Les feuilles de consommation sont différentes.

J'ai remarqué les lettres E - J - A - T - V qui correspondent à l'âge des gens.

Le gouvernement a pris ces mesures pour éviter que nous manquions de nourriture. Il a surtout voulu soumettre à la restriction notre aliment principal, le pain. Et il le distribue en proportion de l'âge et de la profession de chacun.

La carte doit empêcher : « des consommateurs égoïstes qui veulent pas comprendre leur devoir, d'acheter à n'importe quel prix toutes les denrées pouvant se conserver. Les cours de ces marchandises hausseraient dans des proportions inconnues jusqu'à alors et tout le fardeau en retomberait sur ceux qui ne

Dans notre école, on distribue en ce moment des cartes d'alimentation.

Les personnes entrent dans une salle de classe où a lieu la distribution.

Après avoir attendu un moment, car il y a beaucoup de monde, chacune se présente à son tour devant un instituteur. "Quel nom, s'il vous plaît ? - X."

Le maître se rend à un paquet de cartes classées par ordre alphabétique, où il croit trouver la feuille demandée. Car dans un si grand nombre de cartes il peut y avoir des erreurs.

La carte trouvée, il fait signer la souche qu'il détache de la carte même.

Il compte ensuite le nombre de tickets de pain, quotidiens de 100 grammes de pain chacun, et remet le tout à la personne intéressée.

La souche reste à l'école.

Les feuilles de consommation sont différentes.

J'ai remarqué les lettres E-J-A-T-V qui correspondent à l'âge des gens.

Le gouvernement a pris ces mesures pour éviter que nous manquions de nourriture. Il a surtout voulu soumettre à la restriction notre aliment principal, le pain. Et il le distribue en proportion de l'âge et de la profession de chacun. La carte doit empêcher : "des consommateurs égoïstes qui ne veulent pas comprendre leur devoir, d'acheter à n'importe quel prix toutes les denrées pouvant se conserver. Les cours de ces marchandises hausseraient dans des proportions inconnues jusqu'alors et tout le fardeau en retomberait sur ceux qui ne peuvent l'acquiescer qu'au jour le jour."

S'il en était autrement, notre pays serait peut-être agité par des troubles. De plus les gens riches qui ne craignent pas de dépenser n'hésiteraient pas de donner beaucoup d'argent pour satisfaire leurs besoins en nourriture, les autres manqueraient du nécessaire. L'Etat a donc voulu appliquer l'égalité, l'égalité devant la carte d'alimentation.

Il n'y a que les mauvais Français qui oseraient se plaindre puisque les restrictions sont les mêmes pour tout le monde. Cette mesure aidera la France à être victorieuse.

ma Mercan.  
ours moyen.

Le 27 Mars 1917

Arithmétique.

Problème.

Le service de ravitaillement a réquisitionné le blé d'un champ de 230 décamètres carrés. L'hectomètre carré produit en moyenne 27 hectolitres de grain pesant chacun 75 kg et coûtant 30<sup>f</sup> le quintal. On a laissé au propriétaire 100 dal pour ses besoins personnels. Que doit-on lui payer?

Correction

Solution

Opérations

Le champ de blé produit:

27 hl x 2,3 = 62 hl 1 = 621 dal de grain

On lui réquisitionne que:

621 dal - 100 dal = 521 dal = 52 hl 1

qui pèsent:

75 kg x 52,1 = 3907 kg 5 = 399,075

Le service de ravitaillement paiera:

30<sup>f</sup> x 39,075 = 1.172<sup>f</sup> 25

$$\begin{array}{r} 27 \\ \times 2,3 \\ \hline 81 \\ 54 \\ \hline 62,1 \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 52,1 \\ \times 75 \\ \hline 2.605 \\ 3647 \\ \hline 3907,5 \end{array}$$

Réponse: Le service de ravitaillement paiera au propriétaire  
1.172<sup>f</sup> 25



Le service de ravitaillement a réquisitionné le blé d'un champ de 230 décamètres carrés. L'hectomètre carré produit en moyenne 27 hectolitres de grain pesant chacun 75 kg et coûtant 30f. le quintal. On a laissé au propriétaire 100 dal pour ses besoins personnels. Que doit-on lui payer ?

Correction	Solution	Opérations
	Le champ de blé produit :	$\begin{array}{r} 27 \\ \times 2,3 \\ \hline 81 \\ 54 \\ \hline 62,1 \end{array}$
	$27\text{hl} \times 2,3 = 62 \text{ hl } 1 = 621 \text{ dal de grain}$	
	On lui ne réquisitionne que :	
	$621 \text{ dal} - 100 \text{ dal} = 521 \text{ dal} = 52 \text{ hl } 1 \text{ qui pèsent :}$	$\begin{array}{r} 52,1 \\ \times 75 \\ \hline 2.605 \\ 3647 \\ \hline 3907,5 \end{array}$
	$75 \text{ kg} \times 52,1 = 3.907 \text{ kg } 5 = 399,075$	
	Le service de ravitaillement paiera :	
	$30\text{f} \times 39,075 = 1.172\text{f},25$	

Réponse : Le service de ravitaillement paiera au propriétaire 1.172f,25.

M. Desbois. Le 27 Mars 1917.

Bon devoir ; mais la ponctuation est un peu négligée.

7 ½

----

10

Jour l'orphelin de la Guerre. Photos 3, 106

Sommaire. - Un riche paysan, brave homme, mais mal conseillé, hésitait à souscrire à l'emprunt. Un train de rapatriés arriva dans son village des Français amaigris et pâles qui lui racontèrent les souffrances courageusement endurées dans les pays envahis par ceux qui attendent avec une confiance inébranlable l'heure de la délivrance.

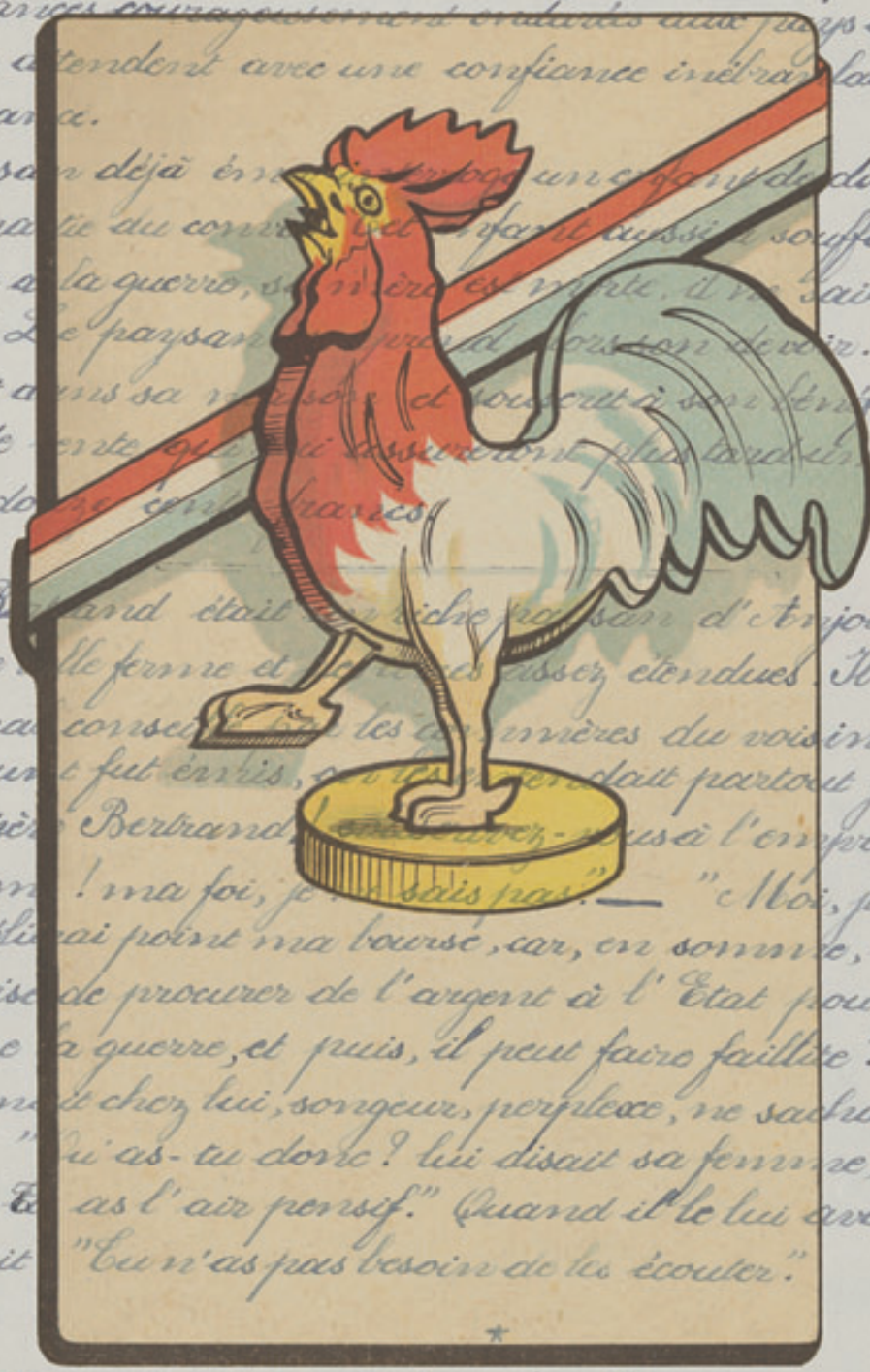
Le paysan déjà en possession d'un enfant de dix ans qui faisait partie du convoi et qui avait aussi souffert, il a perdu son père à la guerre, son père est mort, il ne sait le sort qui l'attend. Le paysan prit pour son devoir. Il accueillit l'enfant dans sa maison et souscrivit à son bénéfice quarante francs de rente qui lui assurèrent plus tard un capital d'au moins de cent francs.

Père Bertrand était un riche paysan d'aujourd'hui qui possédait une belle ferme et de vastes terres assez étendues. Il était honnête, mais mal conseillé par les voisins du voisinage. Quand l'emprunt fut enté, on le voyait partout jacasser.

"Eh, père Bertrand, souscris-tu à l'emprunt?"

"- Dame! ma foi, je ne sais pas." - "C'est moi, je sais bien que je ne délierai point ma bourse, car, en somme, c'est de la pure bêtise de procurer de l'argent à l'Etat pour qu'il continue la guerre, et puis, il peut faire faillite." Là-dessus, il retourna chez lui, songeur, perplexe, ne sachant à quoi se décider. "Qui as-tu donc?" lui disait sa femme, lorsqu'il entra. "Eh, pas l'air pensif." Quand il le lui avait raconté, elle disait "Tu n'as pas besoin de les écouter."

Le facteur, en passant dans le village, avait annoncé qu'un train de rapatriés passerait dans le courant de la journée. De nombreux villageois allèrent assister à leur débarquement. Comme c'était un jour de marché, père Bertrand emmena un veau dans sa carriole et partit pour le bourg voisin. La foule était réunie dans la gare, et elle attendait impatiemment l'arrivée du train. Enfin la



Père Bertrand était un riche paysan d'Anjou qui possédait une belle ferme et des terres assez étendues. Il était honnête, mais mal conseillé par les commères du voisinage. Quand l'emprunt fut émis, on les entendait partout jacasser.

"Eh, père Bertrand ! Souscrivez-vous à l'emprunt ?"

"- Dame ! Ma foi, je ne sais pas." - Moi, je sais bien que je délierais point ma bourse, car, en somme, c'est de la pure bêtise de procurer de l'argent à l'Etat pour qu'il continue la guerre, et puis, il peut faire faillite." Là-dessus, il retournait chez lui, songeur, perplexe, ne sachant à quoi se décider. "Qui as-tu donc ? lui disait sa femme, lorsqu'il entra, tu as l'air pensif." Quand il le lui avait raconté, elle disait : "Tu n'as pas besoin de les écouter".

Le facteur, en passant dans le village, avait annoncé qu'un train de rapatriés passerait dans le courant de la journée. De nombreux villageois allèrent assister à leur débarquement...

... Dans un coin, sur une banquette, un enfant d'une dizaine d'années était assis, la tête entre les mains. Ses vêtements usés et en loques montraient bien qu'il avait beaucoup souffert. Il était étique, pâle et des flots de brûlantes larmes jaillissaient de ses yeux ternes. Le paysan attendri se dirigea vers lui. Il lui posa sa lourde main sur l'épaule et lui demanda amicalement de sa grosse voix qu'il s'efforça de rendre douce : "Comment t'appelles-tu, mon enfant ? Le petit garçon releva la tête, étonné, et lui répondit : "Je m'appelle Jean, monsieur".

- "Allons, console-toi et raconte-moi ton histoire."

- "Nous étions en voyage à Rouen, lorsque la guerre se déclara.

En hâte, nous retournâmes chez nous, à Lille. A peine étions-nous arrivés que les Allemands pénétraient dans la ville. Ils nous pillèrent, et un officier tua mon cher père qui voulait s'y opposer. Ils brutalisèrent ma mère. Elle mourut des privations qu'elle subissait de si bon cœur pour moi....Pauvres parents !" Il éclata en sanglots. Le paysan, ému, prit aussitôt sa résolution, et il lui dit : "Tu vas désormais être mon fils, et tu verras que tu ne seras pas malheureux". - "Oh ! Merci, monsieur, que vous êtes bon !" - "Alors, viens avec moi, nous allons à la maison".

Quelques jours après, le père Bertrand souscrivait quarante-deux francs de rente pour le petit rapatrié. Et cet acte de générosité procura aux commères du village l'occasion de nouveaux et interminables caquetages.

# Divers

des hostilités

Miss Edith Cavell était une infirmière anglaise. Depuis vingt ans, elle s'était dévouée à soulager les malheureux et les malades. Pendant la guerre, elle était à Bruxelles. Depuis longtemps déjà, elle soignait sans haine et sans repos tous les soldats des armées; aussi bien les envahis que les envahisseurs, et les vaincus que les vainqueurs. Elle ne regardaient pas si ces soldats étaient des Belges, des Anglais ou des Allemands; elle faisait simplement son devoir d'infirmière qui ne doit pas laisser mourir un soldat à cause de sa nationalité.

fait 13  
treize ans.

Assassinat de Miss Edith Cavell.  
Copie de la composition française fait par l'itin Bonnet  
le commencement de la guerre, les  
barbares, ces assassins et

Depuis le commencement de la guerre, les Allemands, ces barbares, ces assassins, et ces vandales ont commis de nombreux crimes. Ils ont bombardé des villes ouvertes, détruit de magnifiques monuments, égorgé des femmes des enfants et des vieillards sans défense. Mais le crime le plus odieux et le plus monstrueux qui dépasse l'imagination, ce fut l'assassinat de Miss Edith Cawell.

Miss Edith Cawell était une infirmière anglaise. Depuis vingt ans, elle s'était dévouée à soulager les malheureux et les malades. Pendant la guerre, elle était à Bruxelles. Depuis longtemps déjà, elle soignait sans trêve et sans repos tous les soldats des armées ; aussi bien les envahis que les envahisseurs, et les vaincus que les vainqueurs. Elle ne regardait pas si ces soldats étaient des Belges, des Anglais ou des Allemands, elle faisait simplement son devoir d'infirmière qui ne doit pas laisser mourir un soldat à cause de sa nationalité.

Un jour elle reçut chez elle des soldats Alliés qui venaient de s'enfuir d'une prison allemande. Allait-elle les livrer ? Non, car une fille d'Angleterre ne pouvait le faire ; elle les cacha, leur donna le moyen de s'enfuir afin qu'ils puissent encore combattre la brute teutonne pour la cause de l'humanité.

Aussitôt les espions apprirent ce qu'elle venait de faire ; ils en informèrent la "Kommandatur" qui alla trouver Miss Edith Cawell, dans sa propre maison. Ils l'interrogèrent sommairement sur l'acte qu'elle avait commis. Ces brutes s'attendaient à une réponse mensongère digne d'eux ; mais non, elle ne chercha même pas à déguiser sa pensée et elle répondit franchement à toutes les questions qui lui furent posées et déclara qu'elle était prête à recommencer afin de ne pas laisser des soldats mourir affreusement dans les geôles allemandes.

Aussitôt elle fut arrêtée pour être fusillée. Déjà le peloton d'exécution était formé, attendant de commettre un nouveau crime. Quand un officier allemand, un assassin trouvant que cela n'allait pas assez vite, lui perça le crâne d'un coup de revolver et l'étendit morte à ses pieds. Cet assassinat est une affreuse iniquité pour ces vandales. Quand cela fut connu, le monde civilisé se révolta contre cette injustice car l'Allemagne ne s'est même pas accusée. En Angleterre particulièrement les enrôlements devinrent plus nombreux. Tous ces jeunes gens voulaient aller combattre ces teutons dignes des Huns pour venger Miss Edith Cawell. Bien qu'elle fût tuée, elle restera immortelle, car son souvenir vivra éternellement au cœur de tout le monde civilisé.

Là, tout était prêt pour le recevoir. Sur la table, une nappe blanche était étendue et le couvert mis avec goût. Au milieu, quelques jolies roses, arrangées avec art et répandant un parfum délicieux, donnaient un air de fête à cette table familiale. Les murs eux-mêmes étaient enghirlandés de branches de lierre et de houx parsemées de fleurettes. Sur le buffet, s'épanouissait une superbe gerbe de fleurs ainsi que sur la desserte. Sur celle-ci, on voyait la plus belle vaisselle de la maison, ainsi que des coupes garnies de fruits.

C'est avec bonheur que le permissionnaire repose ses yeux sur tous ces objets familiers; et ce qui le rend heureux par-dessus tout, c'est de constater qu'on ne l'oublie pas pendant son absence: sa photographie est à la place d'honneur et, tous les jours, des fleurs fraîches sont placées à côté du cadre.

Il s'approche de la fenêtre et regarde le paysage avec autant d'intérêt que sa maison. C'est toujours le même jardin, les mêmes arbres, le même banc où il avait coutume de s'asseoir. Mais à ses yeux, tout semble plus beau, jusqu'à son clocher qu'il trouve plus grand,

On prit place autour de la table et chacun fit honneur à la cuisine, car la mère de famille, connaissant les goûts du soldat, les avait flattés. Le repas fut sobre, — car en temps de guerre, il faut savoir se restreindre. Mais toujours la gaieté régna et la conversation ne languit pas. Cependant, on sentait que tout au fond de leurs pensées, tous songeaient à la séparation prochaine et aux souffrances endurées.

Les proches parents vinrent partager le dessert avec la famille. On interrogea le guerrier sur la vie des tranchées, sur ce qu'il faisait, sur ce qu'il voyait et tout le monde l'écouta avec attention.

1° Le retour ; 2° Les apprêts du repas ; 3° Impressions du permissionnaire ; 4° Le repas ; 5° Le dessert.

Il y a quelques jours un de mes voisins arrivait en permission pour la première fois ; Jugez de sa joie et de son bonheur ! Sa femme et son petit garçon l'attendaient sur le seuil de la porte, non moins heureux que lui. Leur émotion à tous était si grande qu'ils ne purent échanger une parole. Le soldat se ressaisit le premier et pénétra chez lui.

\*

Là, tout était prêt pour le recevoir. Sur la table, une nappe blanche était étendue et le couvert mis avec goût. Au milieu, quelques jolies roses, arrangées avec art et répandant un parfum délicieux, donnaient un air de fête à cette table familiale. Les murs eux-mêmes étaient enguirlandés de branches de lierre et de houx parsemées de fleurettes. Sur le buffet, s'épanouissait une superbe gerbe de fleurs ainsi que sur la desserte. Sur celle-ci, on voyait la plus belle vaisselle de la maison, ainsi que des coupes garnies de fruits.

\*

C'est avec bonheur que le permissionnaire repose ses yeux sur tous ces objets familiers; et ce qui le rend heureux par-dessus tout, c'est de constater qu'on ne l'oublie pas pendant son absence : sa photographie est à la place d'honneur et, tous les jours, des fleurs fraîches sont placées à côté du cadre.

Il s'approche de la fenêtre et regarde le paysage avec autant d'intérêt que sa maison. C'est toujours le même jardin, les mêmes arbres, le même banc où il avait coutume de s'asseoir. Mais à ses yeux, tout semble plus beau, jusqu'à son clocher qu'il trouve plus grand.

\*

On prit place autour de la table et chacun fit honneur à la cuisine, car la mère de famille, connaissant les goûts du soldat, les avait flattés. Le repas fut sobre, -car en temps de guerre, il faut savoir se restreindre. Mais toujours la gaieté régna et la conversation ne languit pas. Cependant, on sentait que tout au fond de leurs pensées, tous songeaient à la séparation prochaine et aux souffrances endurées.

Les proches parents vinrent partager le dessert avec la famille. On interrogea le guerrier sur la vie des tranchées, sur ce qu'il faisait, sur ce qu'il voyait et tout le monde l'écouta avec attention.

I. - Ceux qui pieusement...

Le Jour des Morts. Photos 25 à 43

Sommaire. C'était hier le jour des Morts. Au cours de cette journée, votre souvenir s'est reporté sur les êtres que vous avez perdus, parents, amis, etc... Faites part de vos réflexions.

C'est la Toussaint. Le ciel semble prendre part au deuil général. Dès le matin, une brume épaisse flotte dans l'air. Les nuages s'annoncent à l'horizon. Toutes les choses semblent empreintes d'une tristesse inaccoutumée. On aperçoit dans les rues des gens affairés, porteurs de bouquets ou de couronnes, se dirigeant tous vers un but unique, le cimetière. Quelle est au monde la famille qui ne compte pas un ou plusieurs de ses membres dans cette enceinte bénie, de laquelle, une fois entré, on ne sort plus? Tout en cheminant, la tête baissée, on songe aux disparus, aux êtres qu'on aime, qui ont pris votre cœur, et qui, comme les hirondelles, volent aux premiers froids de l'hiver, ont disparu pour toujours.

Sur les tombes, fraîchement réparées, on apporte des fleurs, symbole de perpétuel souvenir et de l'amour constant. On ne peut plus rien pour ceux qui dorment ainsi de l'éternel sommeil, mais il semble qu'en apportant sur leur tombeau l'hommage de nos cœurs, on les sent tressaillir et que du sein de la terre, leur âme remonte vers nous pour exprimer leur contentement de nous voir si fidèles. Et les larmes versées, comme elles sont douces! Elles semblent un baume qui guérit les blessures les plus cuisantes et ramène l'espoir dans l'âme la plus abattue. Non! devant ces sépulcres, on ne peut se résigner à songer qu'après être descendus dans la terre, tout est terminé; non! cela paraît inadmissible, on sent malgré soi planer l'espoir d'une réunion prochaine où la séparation restera inconnue.



C'est la Toussaint. Le ciel semble prendre part au deuil général. Dès le matin, une brume épaisse flotte dans l'air. Les nuages s'amoncellent à l'horizon. Toutes les choses semblent empreintes d'une tristesse inaccoutumée. On aperçoit dans les rues des gens affairés, porteurs de bouquets ou de couronnes, se dirigeant tous vers un but unique, le cimetière. Quelle est au monde la famille qui ne compte pas un ou plusieurs de ses membres dans cette enceinte bénie, de laquelle, une fois entré, on ne sort plus ? Tout en cheminant, la tête baissée, on songe aux disparus, aux êtres qu'on aime, qui ont pris votre cœur, et qui, comme les hirondelles s'envolent aux premiers froids de l'hiver, ont disparu pour toujours.

Sur les tombes, fraîchement réparées, on apporte des fleurs, symbole du perpétuel souvenir et de l'amour constant. On ne peut plus rien pour ceux qui dorment ainsi de l'éternel sommeil, mais il semble qu'en apportant sur leur tombeau l'hommage de nos cœurs, on les sent tressaillir et que du sein de la terre, leur âme remonte vers nous pour exprimer leur contentement de nous voir si fidèles. Et les larmes versées, comme elles sont douces ! Elles semblent un baume qui guérit les blessures les plus cuisantes et ramène l'espoir dans l'âme la plus abattue. Non ! devant ces sépulcres, on ne peut se résigner à songer qu'après être descendus dans la terre, tout est terminé ; non ! cela paraît inadmissible, on sent malgré soi planer l'espoir d'une réunion prochaine où la séparation restera inconnue.

Nous arrivons près de la tombe de grand-père. Je ne l'ai jamais connu et cependant j'ai appris à l'aimer.

Il était bon et toute sa vie s'est passée dans un travail incessant pour élever ses fils et parmi eux celui qui fut mon père. Point de mausolée magnifique, seulement une simple croix de pierre s'élève. Sur une plaque de cuivre, on voit cette inscription : "Ci-gît X..., il fut homme de bien et sa vie se passa au service de l'humanité". Devant cette tombe, je me sens fier d'avoir un tel homme pour aïeul et je veux tâcher, par tous les moyens possibles, de lui ressembler.

Au centre du cimetière, s'alignent les tombes de nos vaillants combattants, qui au prix de leur sang, ont repoussé l'envahisseur et nous évitent la honte d'être courbés sous le joug étranger. A ces braves, on apporte des couronnes toutes plus belles les unes que les autres. Ce sont les prémices de leur récompense qui sera la victoire définitive.



Et l'on entre sous le bois.

On grimpe, on court, on arrive  
Et la fusillade est vive,  
Et les Prussiens sont adroits  
Quand enfin le cri se jette  
En marche! A la baïonnette.  
Et l'on entre sous le bois

A la première décharge  
Le clairon sonnait à charge  
Tombe frappé sans recours  
Mais par un effort suprême  
Menant le combat quand même  
Le clairon sonne toujours.



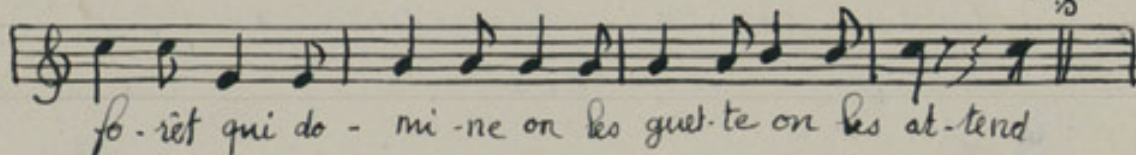
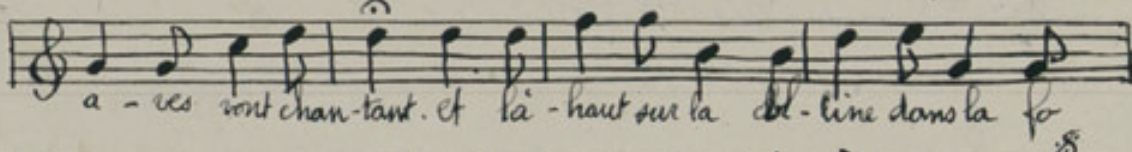
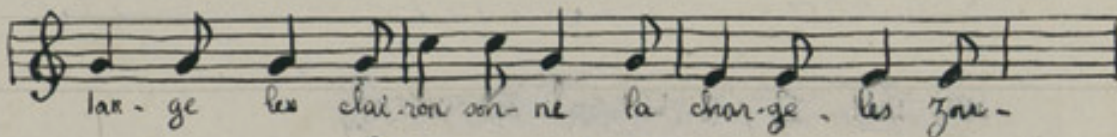
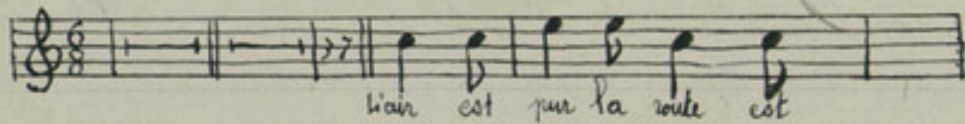
Il est là couché sur l'herbe  
Édaignant blessé superbe  
Tout espoir et tout secours  
Et sur sa lieue sanglante  
Pardant sa trompette ardente  
Il sonne, il sonne toujours

Et cependant le sang coule  
Mais sa main qui le refoule  
Pus rend un instant la mort  
Et de sa note affolée  
Précipitant la mêlée  
Le vieux clairon sonne encor

Puis dans la forêt pressée  
 Voyant la charge lancée  
 Et les zouaves bondir  
 Mais le clairon s'arrête  
 La dernière tâche est faite  
 Il achève de mourir.



Il achève de mourir .



Obus : Jérôme; cours moyen, 2<sup>ème</sup> Année.

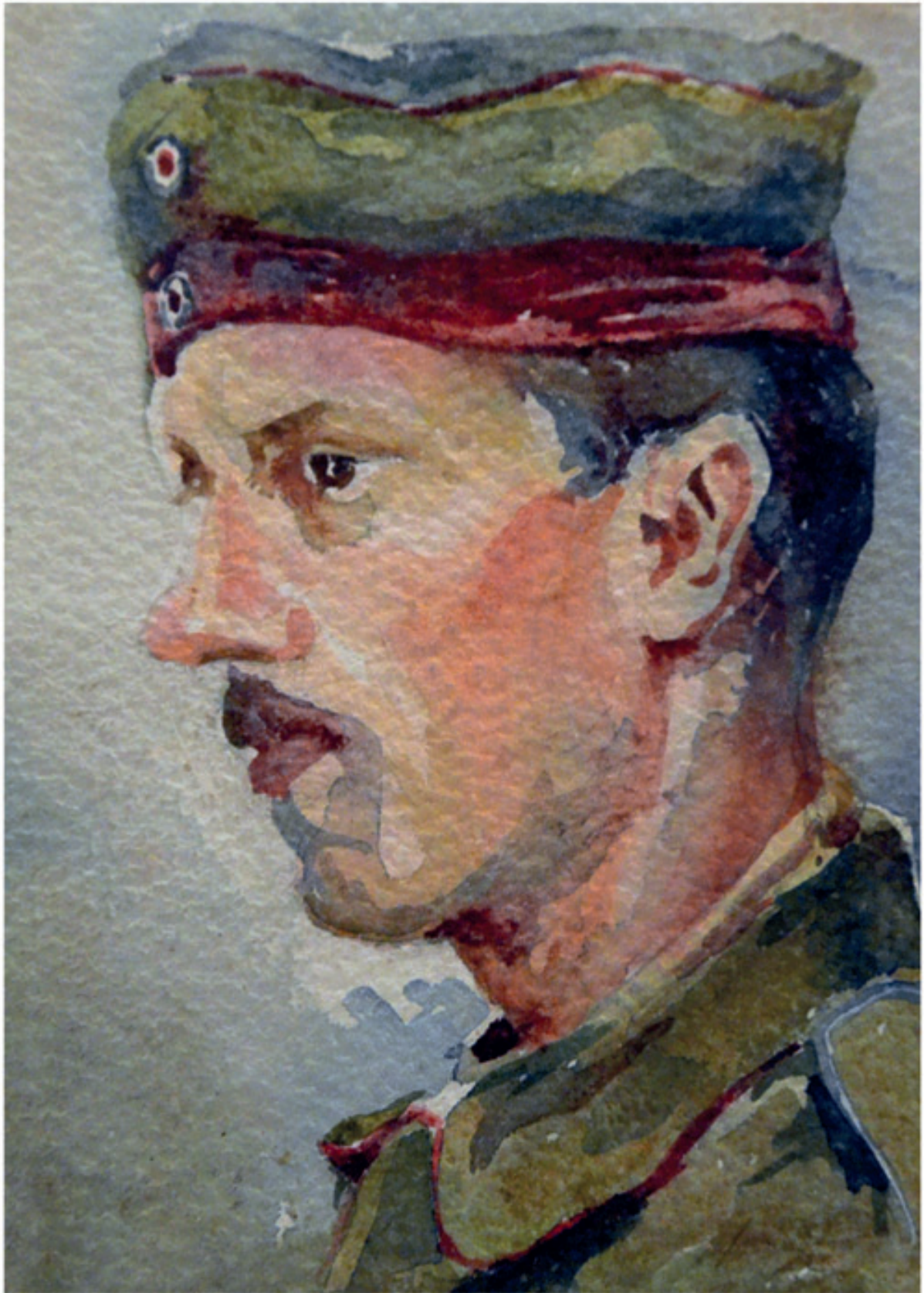
On grimpe, on court, on arrive  
Et la fusillade est vive,  
Et les Prussiens sont adroits  
Quand enfin le cri se jette  
En marche ! A la baïonnette  
Et l'on entre sous le bois

A la première décharge  
Le clairon sonnant la charge  
Tombe frappé sans recours  
Mais par un effort suprême  
Menant le combat quand même  
Le clairon sonne toujours.

Il est là couché sur l'herbe  
Dédaignant blessé superbe  
Tout espoir et tout secours  
Et sur sa lèvre sanglante  
Gardant sa trompette ardente  
Il sonne, il sonne toujours

Et cependant le sang coule  
Mais sa main qui le refoule  
Suspend un instant la mort  
Et de sa note affolée  
Précipitant la mêlée  
Le vieux clairon sonne encore

Puis dans la forêt pressée  
Voyant la charge lancée  
Et les zouaves bondir  
Alors le clairon s'arrête  
Sa dernière tâche est faite  
Il achève de mourir



Bildnis des Soldaten, Percy Rogge (1894–1983); Frankreich 1915, Aquarell;  
Foto: Dennis Neumann, Magdeburg

Je fis un tour dans le cimetière, puis je revins à l'enceinte réservée aux soldats. Je regardai d'abord les couronnes nouvellement arrivées, les fleurs disposées de la façon la plus agréable, comme si les mains qui avaient orné les tombes espéraient dissimuler aux mères, aux épouses en deuil, le malheur qui les avait atteintes.

Alors, à genoux, la tête dans les mains, bien près de pleurer, je me pris à réfléchir, tandis que mes lèvres murmuraient machinalement: "Dormez en paix vous qui avez si bien travaillé pour la France, vous qui, au prix de souffrances inouïes, vous avez saurés de l'invasion allemande, vous, enfin, martyrs du devoir et de la bravoure, qui avez été grands parmi les grands, sublimes parmi les sublimes. Dormez, un peuple en larmes veille sur vous. Vous pouvez être sûrs, vous tous, les héros tombés au champ d'honneur que vos noms ne seront pas oubliés. Ils passeront dans l'histoire comme un synonyme de bravoure, de grandeur, de noblesse."

Quel tribut de reconnaissance nous vous devons, vous qui vous êtes dévoués si vaillamment pour notre cause, chers Anglais que nul intérêt n'obligeait à vous battre. Et vous, petits Belges qui avez rendu si chèrement le passage sur votre territoire, qui avez fait payer un piége sanglant à l'armée des Cantons, votre souvenir restera toujours vivant dans notre mémoire."

Et je partis, le cœur serré à la pensée de tous ces braves qui reposaient au champ d'honneur.

Minguel Nouvie, 88. - 73 ans.

### Même sujet.

Aujourd'hui se prépare une de ces journées lugubres où les regards mélancoliques aiment à sonder le passé. Des figures que nous avons chéries et pleurées pendant longtemps se présentent à l'imagination. On voudrait chasser ces revenants qui rappellent de si tristes souvenirs; mais on se sent attiré avec une force irrésistible vers ces chers disparus, et, coubant la tête comme si l'on supportait un pesant fardeau, on laisse faillir de ses paupières des larmes brûlantes qui inondent le visage. C'est ainsi que, chaque année, est accueillie cette mémorable journée qu'on appelle la Toussaint.

On était au mardi après-midi. Le temps était doux quoique un peu nuageux. Le soleil paraissait à de rares intervalles comme le sourire d'un vieillard qui sent que l'heure du grand voyage approche. La demie de trois heures venait de sonner à l'église St Clément quand je pénétraï dans l'enclos des morts. Je n'aime pas visiter les cimetières le jour de la Toussaint, parce que la multitude est trop grande : l'âme ne peut se recueillir comme elle le ferait dans la solitude. Enfin, on n'est pas à son aise pour méditer, au milieu de cette foule grouillante, sans cesse agitée. C'est pourquoi j'étais venu la veille rendre ma visite habituelle aux morts de la "Bouteillerie".

Je fis un tour dans le cimetière et je revins à l'enceinte réservée aux soldats. Je regardai d'abord les couronnes nouvellement arrivées, les fleurs disposées de la façon la plus agréable, comme si les mains qui avaient orné les tombes espéraient dissimuler aux mères, aux épouses en deuil, le malheur qui les avait atteintes.

Alors, à genoux, la tête dans les mains, bien près de pleurer, je me pris à réfléchir tandis que mes lèvres murmuraient, machinalement : "Dormez en paix, vous qui avez si bien travaillé pour la France ; vous qui, au prix de souffrances inouïes, nous avons sauvés de l'invasion allemande, vous enfin, martyrs du devoir et de la bravoure, qui avez été grands parmi les grands, sublimes parmi les sublimes. Dormez, un peuple en larmes veille sur vous. Vous pouvez être sûrs, vous tous, les héros tombés au champ d'honneur, que vos noms ne seront pas oubliés. Ils passeront dans l'histoire comme des synonymes de bravoure, de grandeur, de noblesse.

Quel tribut de reconnaissance nous vous devons, vous qui vous êtes dépensés si vaillamment pour notre cause, chers Anglais, que nul intérêt n'obligeait à vous battre.

Et vous petits Belges, qui avez vendu si chèrement le passage sur votre territoire, qui avez fait payer un péage sanglant à l'armée des Teutons, votre souvenir restera toujours vivant dans notre mémoire".

Et je partis le cœur serré, à la pensée de tous les braves qui reposaient au champ d'honneur.



Raymond Loabarre. - Ecole de la rue Noire.



J'aime beaucoup la lecture, et mon plus agréable passe-temps est de lire, mais j'aime beaucoup la lecture instructive tout en étant récréative... Enfin, parmi les livres que je lirai je reverrai avec plaisir tous mes prix, depuis ceux de ma première année de classe jusqu'à mes derniers qui sont ceux de mon certificat d'études et je reverrai ceux-ci avec d'autant plus d'émotion qu'ils me rappelleront le jour de la mobilisation générale et le lendemain le dimanche où je les ai reçus.

C'était le dimanche 2 août 1914 ce jour-là nous devions aller à une fête scolaire au Champ de Mars. Le tocsin, sinistre glas de nos braves défenseurs tués depuis ce jour au champ d'honneur étant sonné la fête n'avait pas eu lieu et notre maîtresse nous avait réunies, toutes celles du certificat afin de nous donner nos prix.

Oh ! ce jour-là, notre maîtresse, si gaie d'ordinaire ne l'était pas, c'est ce qui nous fit mieux comprendre, en voyant cette tristesse peu commune chez notre institutrice, l'étendue du malheur qu'apportait cette guerre terrible.

Lorsque nous fûmes toutes réunies dans notre salle de classe avec notre institutrice, celle-ci, les yeux pleins de larmes, nous dit : "Mes petites filles, vous devez toutes savoir que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France, vous avez toutes dû entendre sonner le tocsin. Oui, mes pauvres enfants, nous sommes en guerre. Connaissez-vous le motif de la guerre nous demanda notre institutrice. En réalité, nous n'en savions rien, nous répondîmes donc non.

Alors, reprit notre institutrice, je vais vous le dire, car il est indispensable que vous le sachiez. Vous allez donc vous rapprocher de la carte d'Europe, vous comprendrez mieux en voyant la situation de notre pays. Voici l'Allemagne et l'Autriche, ces deux pays ennemis, qui sont la cause de tant de désastres. Maintenant, mes petites filles, vous allez écouter, je vais vous dire la cause de la guerre.



Il vient d'être assassiné à Sarajevo, capitale de la Bosnie, l'Archiduc d'Autriche dont on ignore l'assassin. L'Autriche et l'Allemagne prétendent que c'est un Serbe qui a tué l'Archiduc, or notez bien mes enfants que ce n'est pas un Serbe. Mais depuis longtemps l'Allemagne cherchait un prétexte pour faire la guerre et c'est elle qui a poussé l'Autriche à cette chose. L'Autriche déclara la guerre à la Serbie dont le vaillant petit peuple se bat avec courage et énergie ; la Russie voyant la Serbie attaquée a déclaré la guerre à l'Allemagne, ce que voyant, la France garantit ses frontières à l'Est, et comme nous nous y attendions, l'Allemagne déclara la guerre à la France, et ils ont déjà violé la neutralité Luxembourgeoise. Mais, mes enfants, ajouta notre maîtresse, l'Angleterre a déclaré que si l'Allemagne violait la neutralité Belge, elle marcherait contre nos ennemis.

Voilà, mes enfants, la cause de la guerre ; et voilà pourquoi, vos papas, vos oncles vont partir défendre notre sol, sans savoir si , ou quand, ils reviendront. Enfin mes parents ayez espoir, prenez courage, nous aurons la victoire, et je pense que dans quelques mois nos soldats nous reviendront couverts de lauriers. Puis notre maîtresse nous parla et nous distribua nos prix, après quoi nous l'embrassâmes et partîmes le cœur gros.

Oui, ce jour, nous pensions qu'après deux mois à peine nous aurions la victoire. Mais quelle aurait été notre douleur si nous avions su qu'au mois de janvier 1916 nous n'en serions pas à la fin.

Enfin espérons que l'année 1916 sera l'année de la victoire.

Voilà pourquoi je reverrai avec émotion mes prix que j'ai reçus ce jour.

Enfin plus tard, lorsque je serai grande, je me dirai toujours : autant un bon livre est le meilleur ami, autant un mauvais livre est le pire ennemi.

*Salut aux mutilés.*



*Robert Vauzaine*

*Écrit en la rue d'Orléans*

L'attaque est finie. C'est l'heure de l'appel : Maurice X.. Personne ne répond et pourtant son nom ne figure pas dans la liste des blessés et des morts aussi est-on obligé de mettre à la suite de son nom "disparu". L'appel continue et tout à coup on entend : Charles X.. Aucune réponse et comme le petit sergent de tout à l'heure il est porté disparu et pendant qu'on continuait l'appel voici ce qui se passait non loin de la tranchée :

Le petit sergent Maurice X, sortait de l'évanouissement causé par la blessure qu'il avait reçue à la jambe et qui avait avec l'obscurité contribué à le faire oublier sur le champ de bataille. Il banda sa jambe à l'aide de son mouchoir mais il n'avait plus d'espoir d'être sauvé. Il fallait donc dire adieu à tous ceux qu'il aimait et qu'il avait laissé là-bas, il ne reverrait plus jamais ni sa bonne mère, ni son père, si sa sœur la petite Odette.

Tout à coup, il sembla entendre une faible plainte il se retourne et voit près de lui Charles X.. qui est son ami et aussi le filleul gâté de la petite Odette.

Charles est blessé au bras gauche et à la tête.

"Comment c'est vous sergent êtes-vous blessé vous aussi."

"Oui, et je m'attriste à la pensée que je vais être obligé de mourir là sans avoir revu un de mes parents, toi puisque tu peux marcher va jusqu'à l'ambulance et demande à être dirigé sur Paris et quand tu y seras tu diras à ma mère comment je suis mort et tu lui porteras mon dernier baiser". "Ah! Mon sergent, je ne peux pas vous laisser là, puisque vous ne pouvez pas marcher vous allez monter sur mes épaules et je vous porterai jusqu'à l'ambulance".

"Non, non tu ne pourrais pas, tu es déjà bien assez faible et ce n'est pas la peine de sacrifier deux hommes quand on peut n'en sacrifier qu'un".

"Sergent, je mourrai avec vous plutôt que de m'en aller seul c'est à vous que je dois tout, je ne vous laisserai pas là".

Et malgré les protestations de Maurice il le fait monter sur son dos mais il est bien faible, il a perdu beaucoup de sang et le pauvre Charles est obligé de poser Maurice par terre bien des fois.

Arrivé à peu de distance de l'ambulance, le pauvre Charles à bout de forces roule par terre avec son fardeau. Heureusement qu'ils ont été vus et des infirmiers accourent vers eux avec des brancards, on leur donne les premiers soins et ils sont dirigés sur Paris. Là la famille de Maurice est allée le voir à l'hôpital. Il leur a raconté la bonne action de Charles. Alors Odette demande :

"Eh bien maman, qu'est-ce que nous pourrons faire pour mon filleul ?"

Alors la maman poussant Odette vers le lit de Charles dit : "Nous en ferons ton second frère".

Immédiatement, elle prépara un paquet et lui envoya.  
Quelques jours plus tard elle recevait ces mots:

Chair marène,

Jé resu vot paké se matin quima fé bien plaizir je vou  
asure quar cé bien bon de resevoir quel que chose quen on a rien  
resu depui 17 moi.

Ma chair marène jespere pouvoir satisfère vot désir.

Je vou remersi beaucou de vos bones chauses. L'aut chour  
jé fé écrire ma letre par un camarad, quar vou m'excuseré si jé  
fé des fotes mé vous comprené je suinorfein depui l'age de 11 an  
j'été à l'assistance publique.

J'espere que vou continurez tout de maima a m'écrire et  
a m'envoyé des paké.

Encor une foi mersi chair marène et resevé mai sincère  
salutasion.

La jeune fille devant cette lettre cousue de fautes étoit  
toute bouleversée et désappointée. Comment! elle qui croyait  
avoir affaire à un docteur! quelleméprise! Un enfant de l'assis-  
tance publique. C'est impossible!

au front appartenant à des pays envahis ne recevaient rien de personne, écrit à ce journal pour lui demander un filleul. Elle dit ce qu'elle désire, quelques jours après elle reçoit une lettre du filleul. Cette lettre bien écrite lui donne à penser qu'elle a affaire à un docteur. Envoi du premier colis. Lettre de remerciement coucée de fautes. C'est un enfant de l'assistance publique; l'histoire finie là. Inventez un dénouement.

Devoir,

Depuis le commencement de la guerre, beaucoup de nos soldats des pays envahis se trouvent parmi leurs frères d'armes, abandonnés de tous, ne sachant ce que les leurs sont devenus dans la tourmente ; c'est pourquoi des personnes charitables ont adopté des filleuls de guerre. Elles leur écrivent, leur envoient quelques douceurs selon leurs moyens, et cela reconforte les soldats. Mais malgré cela beaucoup sont encore sans marraine, et dernièrement encore, dans un journal on faisait appel à la personne qui désirait en adopter.

Une jeune fille ayant lu cet appel écrivit au journal en ces termes :

Monsieur le Directeur,

Désirant depuis longtemps adopter un soldat sans famille, comme filleul, je serais heureuse si vous pouviez me mettre en correspondance avec l'un d'eux.

Mais je le désirerais ainsi : jeune, d'environ 24 à 25 ans, joli garçon et instruit.

En espérant que ma demande soit agréée, recevez Monsieur mes civilités respectueuses.

Quelques jours après la jeune fille recevait une lettre fort bien écrite lui disant ceci :

Mademoiselle,

Très heureux que vous vouliez bien m'accepter comme filleul, c'est avec une certaine émotion que je me permets de vous écrire.

Depuis le commencement de la guerre, étant sans correspondance, avec personne, je me sens déjà plus heureux de penser que maintenant je ne serai plus si seul et abandonné.

J'oserai même, si ce n'est déjà trop abuser de votre bonté de vous demander de m'envoyer des chaussettes et un passe-montagne, étant démuné de tout, je serai heureux par ce grand froid d'avoir ces objets.

En espérant quelques jours vous envoyer une photographie, recevez mademoiselle mes salutations respectueuses.

Comme cette lettre était très bien écrite, la jeune fille pense avoir affaire à un docteur.

Immédiatement, elle prépara un paquet et lui envoya.

Quelques jours plus tard elle recevait ces mots...

En espérant que ma demande soit agréée, recevez Monsieur,

...La jeune fille devant cette lettre coucée de fautes était toute bouleversée et désappointée. Comment ! Elle qui croyait avoir à faire à un docteur ! Quelle méprise ! Un enfant de l'assistance publique. C'est impossible !

Quelques jours après la jeune fille recevait une lettre fort bien écrite lui disant ceci :

Mademoiselle,

Très heureux que vous vouliez bien m'accepter comme filleul, c'est avec une certaine émotion que je me permets de vous écrire.

64  
V. - Adieux à l'école

Examen de conscience.

Sommaire. La fin de l'année scolaire approche. Tous jetez un regard sur les douze mois qui viennent de s'écouler, et vous examinez dans quelle mesure vous avez fait votre devoir envers vos parents, envers vos maîtres, envers vous-même, envers la France.

---

Dans un mois, nous serons en vacances. Déjà! Combien le temps a passé vite! Cette année, je termine mes études à l'école primaire. A la fin de chaque étape de la vie, chacun éprouve le besoin de se recueillir et de jeter un regard en arrière, afin de voir s'il a bien rempli sa tâche et s'il s'est amélioré, ce qui doit être le but de tous.

★

D'abord, dans mes rapports avec mes parents, ai-je toujours mis la complaisance nécessaire à leur rendre les petits services qu'ils me demandaient? C'est malheureusement douteux.

Ai-je toujours été bien obéissant? Pas toujours, me semble-t-il. Quand ils m'ont permis de discuter avec eux, n'ai-je pas abusé de ce droit? Cela m'est arrivé.

Qu'ai-je fait pour leur faire plaisir? J'ai été admis à mon examen des Bourses d'Enseignement primaire supérieur, et je me suis efforcé de me corriger de mes défauts les plus criards. Je n'y suis pas toujours parvenu. Je m'en repens, et je tâcherai, à l'avenir de donner encore plus de satisfaction à ceux à qui je dois tant.

★

Au commencement de cette année scolaire, je ne crois pas avoir exécuté avec assez d'application le travail exigé pour mes leçons. La passion de



Dans un mois, nous serons en vacances. Déjà ! Combien le temps a passé vite ! Cette année, je termine mes études à l'école primaire. A la fin de chaque étape de la vie, chacun éprouve le besoin de se recueillir et de jeter un regard en arrière, afin de voir s'il a bien rempli sa tâche et s'il s'est amélioré, ce qui doit être le but de tous.

\*

D'abord, dans mes rapports avec mes parents, ai-je toujours mis la complaisance nécessaire à leur rendre les petits services qu'ils me demandaient ? C'est malheureusement douteux.

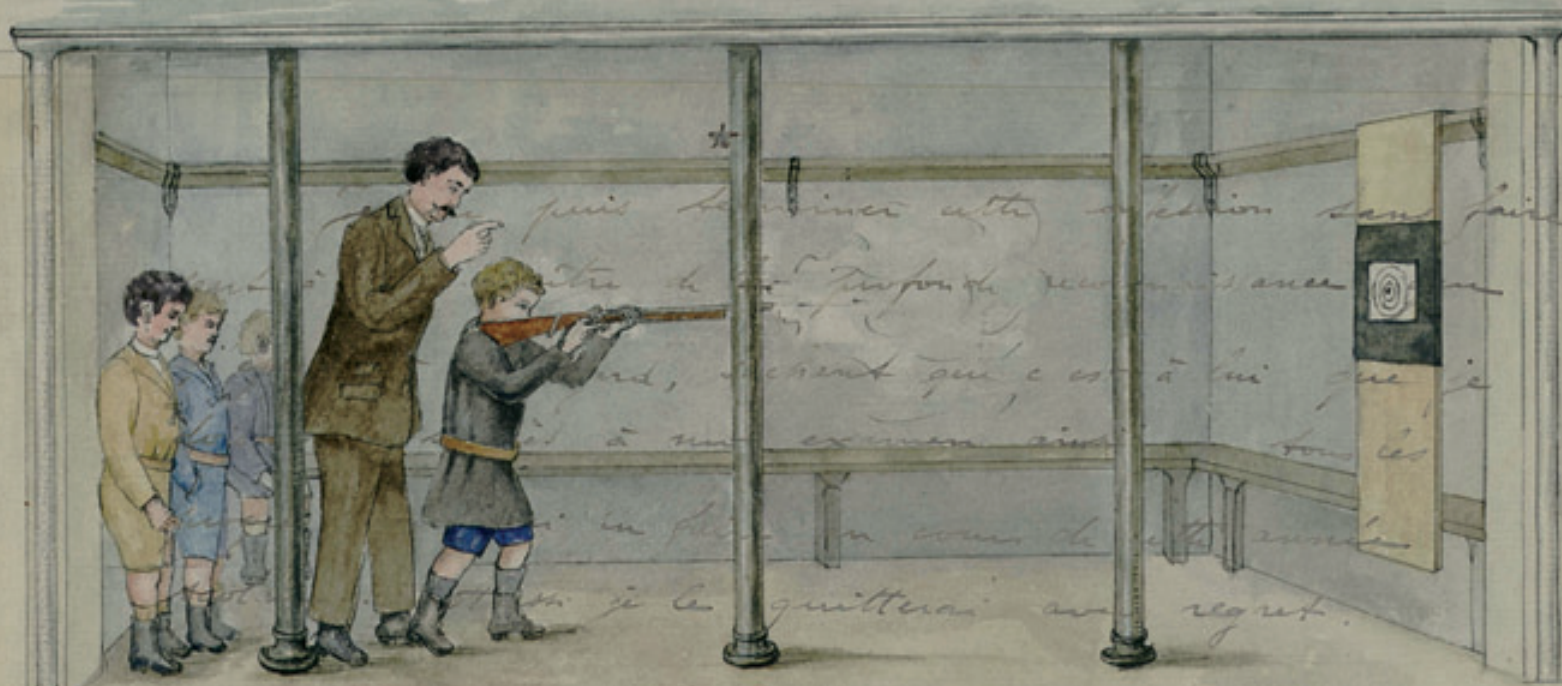
Ai-je toujours été bien obéissant ? Pas toujours, me semble-t-il. Quand ils m'ont permis de discuter avec eux, n'ai-je pas abusé de ce droit ? Cela m'est arrivé.

Qu'ai-je fait pour leur faire plaisir ? J'ai été admis à mon examen des Bourses d'Enseignement primaire supérieur, et je me suis efforcé de me corriger de mes défauts les plus criards. Je n'y suis pas toujours parvenu. Je m'en repens, et je tâcherai, à l'avenir de donner encore plus de satisfaction à ceux à qui je dois tant.

\*

Au commencement de cette année scolaire, je ne crois pas avoir exécuté avec assez d'application le travail exigé pour mes leçons. La passion de la lecture m'a détourné de mon devoir. Il en est résulté un surcroît de travail pour mes révisions à la veille de mon examen, ce qui m'empêcha de me développer sur mes points faibles. Combien de fois me suis-je repenti de n'avoir pas travaillé plus consciencieusement au début et combien de fois aussi aurais-je voulu recommencer mon année scolaire, sachant maintenant qu'il faut prendre le travail plus au sérieux. N'ai-je pas également manqué d'énergie pendant mes classes ? Malheureusement si. Je le regrette sincèrement, car c'était bien mal répondre au dévouement de mon maître !

## La leçon de tir à l'école



Charles Korteau, 13 ans.

Robert Tissuzaine

1, rue de la rue de la Vierge, Nantes.

aurais-je voulu recommencer mon année scolaire, sachant maintenant qu'il faut prendre le travail plus au sérieux. N'ai-je pas également manqué d'énergie pendant mes classes? Malheureusement si. Je le regrette sincèrement, car c'était bien mal répondre au dévouement de mon maître!

Pour ma conduite, je peux dire modestement que je n'ai rien à me reprocher. Ai-je fait mon possible pour réussir? J'aurais pu mieux faire encore avec plus de volonté.

Ai-je contenté mon maître qui s'est donné tant de peine pour moi? Je n'ose l'espérer et je lui laisse le soin d'y répondre.

Quant aux devoirs envers moi-même, la satisfaction de n'avoir à rougir d'aucune de mes actions ni de mes pensées. J'aime la loyauté chez les autres et je crois l'observer vis-à-vis de moi-même.

\*

Quels sont nos devoirs à nous, les écoliers, envers la France? Nous sommes des jeunes gens pour prendre son fusil et aller défendre notre pays, mais nous sommes assez âgés pour croire en la victoire, répandre autour de nous le sentiment de confiance que nous faisons dans les enseignements de nos maîtres et faire partager notre conviction aux autres. Nous sommes responsables aussi pour savoir qu'il faut nous instruire en classe afin de devenir plus tard de bons citoyens français, c'est-à-dire des hommes instruits, énergiques et consciencieux, capables de refaire sur les ruines de l'ancien Empire une nation plus forte et plus belle. Tout que mon pays trouve, un jour, en moi, et cette conviction et cette énergie et ce savoir, je prends aujourd'hui la résolution de me corriger de mes faiblesses.

Pour ma conduite, je peux dire modestement que je n'ai rien à me reprocher. Ai-je fait mon possible pour réussir ? J'aurais pu mieux faire encore avec plus de volonté.

Ai-je contenté mon maître qui s'est donné tant de peine pour moi ? Je n'ose l'espérer et je lui laisse le soin d'y répondre.

Quant aux devoirs envers moi-même, j'ai la satisfaction de n'avoir à rougir d'aucune de mes actions ni de mes pensées. J'aime la loyauté chez les autres et je crois l'observer vis-à-vis de moi-même.

\*

Quels sont nos devoirs à nous, écoliers, envers la France ? Nous sommes trop jeunes pour prendre un fusil et aller défendre notre patrie, mais nous sommes assez âgés pour croire en la Victoire, répandre autour de nous les motifs de confiance que nous puisons dans les enseignements de nos maîtres et faire partager notre conviction aux autres. Nous sommes assez raisonnables aussi pour savoir qu'il faut nous appliquer en classe afin de devenir plus tard de bons citoyens français, c'est-à-dire des hommes instruits, énergiques et consciencieux, capables de refaire sur les ruines de l'ancienne une France nouvelle et plus forte et plus belle.

Pour que mon pays trouve, un jour, en moi, et cette conscience et cette énergie et ce savoir, je prends aujourd'hui la ferme résolution de me corriger de mes faiblesses.

Je ne puis terminer cette confession sans faire part à mon maître de la profonde reconnaissance que j'éprouve à son égard, sachant que c'est à lui que je dois mon succès à mon examen ainsi que tous les progrès que j'ai pu faire au cours de cette année scolaire.

Aussi je le quitterai avec regret.

# Rédaction.



## Sujet.

Vous avez malheureusement rencontré quelquefois sur la rue un homme ivre; parlez des propos qu'il tient, de ses vêtements, de son maintien. Traitez en vous éloignant rapidement de lui les réflexions nécessaires.

## Développement.

En revenant de l'école, jeudi dernier, comme je traversais la place Louis XVI, je vis, et ce n'était pas la première fois, hélas! un ivrogne qui paraissait revenir de son travail. Il s'arrêtait, avançait de quelques pas, se retournait; puis il portait la main à sa coiffure qu'il ramenait sur une oreille, levait en l'air les deux bras et les laissait retomber le long de son corps. Il baissait ensuite la tête, comme pour voir à terre quelque chose.

Elève: Leroux



de poussière, pour  
sa chemise débouton  
ait voir sa poitrine  
mal assujettie ris  
ce.  
murmurait, chan  
te par sa parole  
connais invisibles  
été mis à la porte  
voulait à l'au  
nt ses genoux  
il se retenait en  
mes, deux arbres,  
estor et de mena  
à examiner  
déjà trop m  
mais

chez lui  
son d'ye  
bête sa  
prote  
ses en  
achem  
gema  
ent.  
pas s  
le feu  
maud  
causes, qu  
huines, que d'e

Vous avez malheureusement rencontré quelquefois sur la rue un homme ivre ; parlez des propos qu'il tient, de ses vêtements, de son maintien. Faites en vous éloignant rapidement de lui les réflexions nécessaires.

- Développement -

En revenant de l'école, jeudi dernier, comme je traversais la place Louis XVI, je vis, et ce n'était pas la première fois, hélas ! Un ivrogne qui paraissait revenir de son travail.

Il s'arrêtait, avançait de quelques pas, se retournait ; puis il portait la main à sa coiffure qu'il ramenait sur une oreille, levait en l'air les deux bras et les laissait retomber le long de son corps. Il baissait ensuite la tête, comme pour voir à terre quelque chose.

Sa veste était sale de poussière, peut-être était-il tombé; sa chemise déboutonnée au col laissait voir sa poitrine et son pantalon, mal assujetti risquait de tomber.

Le malheureux murmurait, chantait, et menaçait par sa parole et ses gestes des ennemis invisibles.

Il avait peut-être été mis à la porte de l'auberge et en voulait à l'aubergiste.

A chaque instant ses genoux fléchissaient et il se retenait où il pouvait, aux bornes, aux arbres, sans cesser de pester et de menacer.

Je ne restais pas à examiner ce spectacle, j'en avais déjà trop vu.

En rentrant chez moi je pensais à cet homme qui perd ainsi sa raison en buvant : "Il dépense, me disais-je, pour se faire du mal l'argent si péniblement gagné. Et s'il est père de famille ?

Lorsqu'il rentrera chez lui, si sa femme lui demande son argent, il montrera d'un air hébété sa poche vide, et si sa femme proteste il la battrà ainsi que ses enfants. Ceux-ci effrayés se cachent de leur père. Ces pauvres gens manquent de tout et souffrent. Quant au père ne finira-t-il pas ses jours dans une maison de fous ?"

Cabaret, cabaret maudit, que de malheurs tu causes, que de familles tu ruines, que d'êtres tu tues !

AFIN QUE  
CEUX QUI SONT AU FRONT

aient chaque jour le nécessaire

SUPPRIMEZ

A VOS REPAS

TOUT CE QUI CONSTITUE

LE SUPERFLU

---

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
RAVITAILLEMENT GÉNÉRAL

---

Feuille de Tickets de Pain : JUILLET 1945.

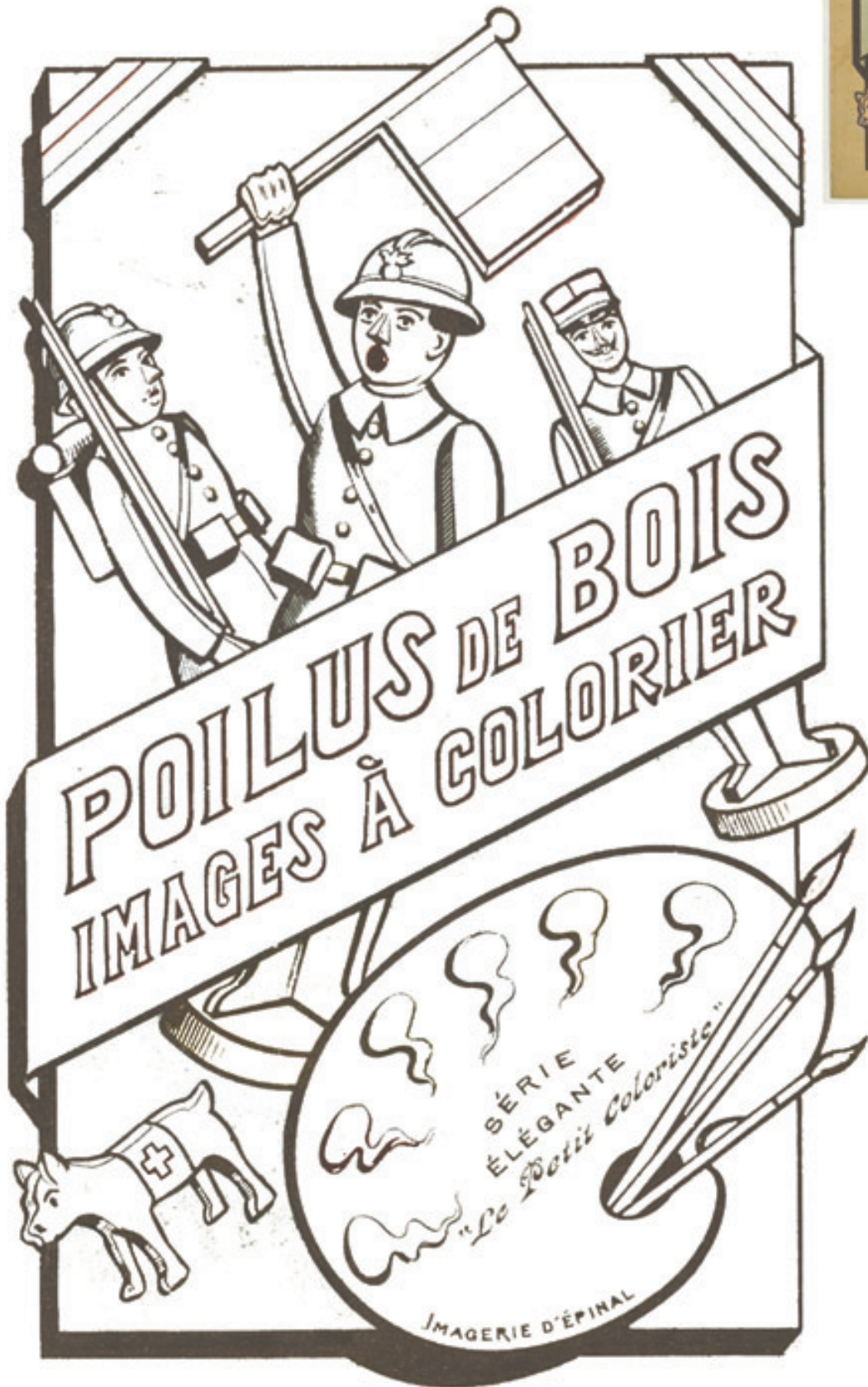
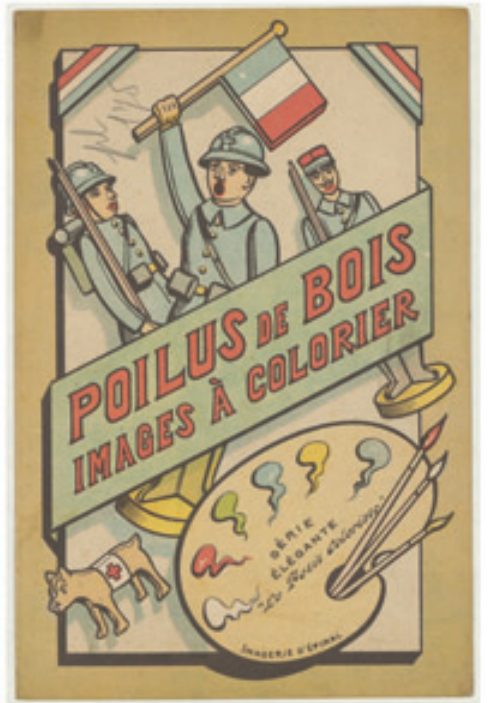
---

*Les tickets ne peuvent être utilisés qu'au jour indiqué*

Si j'avais l'occasion de rencontrer le Ministre du Ravitaillement et de causer avec lui, je lui dirais "Monsieur le Ministre, elles sont bien dures les restrictions que vous nous faites endurer, depuis plusieurs mois, vous avez par ordre limiter la consommation des choses et vous nous privez de sucre, de charbon, de gâteaux, de bonbons et, de pain et même de viande.

A mon âge, les restrictions qui sont le plus désagréables sont celles du pain, de la pâtisserie, de la confiserie. J'ai 12 ans et j'ai bon appétit, je mange plus de deux cents grammes de pain par jour ; vous devez bien penser que ce n'est pas sans souffrir un peu que je me contente de la faible ration que vous me donnez. Vous pouvez être sûr aussi que je regrette de ne plus pouvoir de temps en temps entrer chez le pâtissier pour manger des friandises.

Ces restrictions plus ou moins importantes les unes que les autres me font bien souffrir. Cependant, Monsieur le Ministre, je ne me plains pas parce que je sais que les soldats qui sont au front sont plus malheureux que moi, qu'ils exposent chaque jour leur vie pour la France ; aussi je veux bien me priver un peu pour leur laisser le nécessaire. Je ne me plains pas parce que je songe aux souffrances endurées par les familles qui ont dû quitter leurs pays envahis par les Allemands et parce que je songe aussi à nos pauvres prisonniers qui doivent être bien mal nourris.





# *Mes Mots Écrits*

# *Mes Mots Écrits*

A series of horizontal dotted lines for handwriting practice, arranged in a regular grid pattern across the page.

# *Mes Mots Écrits*

A series of horizontal dotted lines for handwriting practice, arranged in a regular grid pattern across the page.



# Sommaire

<i>Méditations sur les tombes des soldats</i> , élève Perrot, 12 ans, Cours supérieur, Ecole du Moulin : année 1916-1917 .....	3
<i>Carte d'alimentation</i> , élève Letargat, 12 ans, Cours supérieur, Ecole du Moulin : année 1917-1918 .....	5
<i>Arithmétique</i> , élève Moreau, Cours moyen, Ecole de filles : mars 1917.....	7
<i>L'emprunt</i> , élève Emmanuelle Gion, 12 ans, Ecole de la Fraternité : année 1917-1918 .....	9
<i>Assassinat de Miss Edith Cawel</i> , élève Bonnet Ecole de la Faïencerie : année 1916- 1917 .....	11
<i>Le premier repas du permissionnaire</i> , élève Jean Eschapasse, 10 ans 1/2, Cours supérieur, Ecole de la Fraternité : année 1917- 1918.....	13
<i>Ceux qui pieusement</i> , élève Maurice Minguet, 13 ans, Ecole de la Fraternité : année 1917- 1918 .....	15
<i>Et l'on entre sous le bois</i> , chanson copiée par élève Jéniche Cours moyen 2e année, Ecole du Moulin : année 1916- 1917 .....	18
<i>On était au mardi après-midi</i> , élève Maurice Minguet Cours supérieur, Ecole du Moulin : année 1916- 1917 .....	21
<i>J'aime beaucoup la lecture</i> , élève Jeanne Pineau, 13 ans, Ecole de filles de Garennes : année 1916-1917.....	23
<i>Nous en ferons ton second frère</i> , élève Marcelle Mougine, 12 ans, Ecole de filles de Garennes : année 1916-1917.....	27
<i>Chair marène</i> , élève Jeanne Pineau Ecole de filles de Garennes : année 1916-1917.....	29
<i>Examen de conscience</i> , élève Charles Mosteau, 13 ans, Ecole de la Fraternité : année 1917-1918 .....	31
<i>Réflexions sur l'alcoolisme</i> , élève Leroux Ecole rue du Moulin : année 1918- 1919 .....	35
<i>Ravitaillement</i> , élève A. Bernier, 12 ans, Ecole Orieux : année 1917- 1918 .....	37
<i>Mes Mots Écrits</i> .....	39



La Minutieuse remercie Pef pour son engagement généreux et son dessin original qui sert d'emblème à *Mots Écrits*, Madame Véronique Guitton conservateur des archives municipales de la ville de Nantes et plus particulièrement sa collaboratrice Delphine Gillardin.

Une création La Minutieuse pour les élèves de l'école publique Saint Martin à Paris dans le cadre de l'aménagement des rythmes éducatifs 2014/2015.

Remerciements à Chichimèque

“une pierre de jade brute,  
ton cœur “

Réalisation Matthieu Benhayoun.

Conception Sophie Bourel.



Il y a cent ans, la Première Guerre mondiale a éclaté.  
« Éclater » c'est le mot. Celui des obus, celui des cœurs.  
La Minutieuse, qui s'intéresse de près aux cœurs des mots,  
a retrouvé les *Mots Écrits* par les écoliers d'alors,  
pour les partager avec ceux d'aujourd'hui.

